



## LA VALSE DES BROUETTES



Essai sur la vie quotidienne des Tisserands  
au début du siècle

par Jean TORDOIT.

- 1ère Partie -

J'ai, au cours de mon enfance, entendu les enfants des tisseurs parler de leurs maisons et de ce qu'elles contenaient. Puis, plus tard, j'ai eu l'occasion d'entrer dans ces vieilles masures qui se ressemblaient toutes extérieurement et intérieurement : petites fenêtres, petites portes, deux pièces et un "reculé" comme l'on disait alors et qui n'était autre qu'un apprentis.

Le métier à tisser était toujours placé près d'une fenêtre et, à proximité, le rouet avec lequel on confectionnait les trames. Une table, des bancs, plus tard des chaises, et une armoire composaient tout le mobilier. La grande "garde-robres" ne fit son apparition que lorsque l'on construisit des maisons plus hautes. On se chauffait alors au moyen d'un poêle à trois pattes mais dans certaines demeures on trouvait un "Godin" ou un "Sougland".

C'est dans cette pièce que la famille prenait ses repas, parfois - mais beaucoup plus rarement - dans l'autre pièce où se trouvait le lit haut sur pieds, sous lequel on glissait celui des enfants en bas âge. Ce dernier n'était en réalité qu'une caisse contenant une paille en paille d'avoine.

Lorsqu'ils étaient un peu plus grands, les enfants allaient dormir "en haut", c'est-à-dire sous le toit de la maison.

Beaucoup de ces maisons, construites vers les années 1880, disposaient d'un four où l'on cuisait le pain pour quinze jours. On débarrassait la maie qui servait aussi pour le rangement et l'on préparait la pâte sans omettre la "flamèche" qui faisait les délices du soir.

Aux dires des anciens, le pain était aussi bon le dernier jour que lorsqu'il sortait du four. Sans doute la qualité de la farine que l'on se procurait généralement chez le meunier du village (il y avait à l'époque des moulins à vent un peu partout) n'y était-elle pas étrangère.

Parfois, près de la maison se trouvait un puits d'eau potable. C'était une garantie contre la soif car l'eau était la boisson courante du tisseur.

Il arrivait pourtant à celui-ci de faire "une bonne guinse", autrement dit de prendre une bonne cuite mais uniquement avec de la bière - suivie d'un grand genièvre - qu'il ingurgitait à coups de grandes pintes, chacune d'elles contenant un demi-litre de boisson. Une grande pinte coûtait alors deux sous et il n'était pas rare que notre buveur de bière dépensât quarante sous pour s'enivrer de la sorte.

En dépit de cette absence totale de confort et d'hygiène, d'une nourriture plus que frugale, d'un travail harassant, les hommes et les femmes que j'ai connus dans mon enfance étaient généralement forts et vigoureux et certains d'entre eux - tel ce vieil ami de ma jeunesse qui me parlait avec passion de toutes ces choses qu'il avait pourtant subies - vécurent jusqu'à plus de quatre vingts ans.

Tel était, brièvement résumée, la façon dont nos anciens vécurent jusqu'à la fin de la première guerre mondiale.

Se pencher sur les conditions de vie et de travail qui étaient celles de nos ancêtres et les relater, c'est donner aux générations qui nous suivent la possibilité de se faire une opinion sur le passé et d'en tirer les leçons pour une vie meilleure.

Si je m'intéresse plus particulièrement aux tisseurs à la main c'est que je les ai bien connus, tout d'abord pour avoir beaucoup entendu parler d'eux dès mon plus jeune âge, puis pour les avoir côtoyés journellement et, enfin, pour m'être mis pendant toute une vie active à leur service en ma qualité de navettier.

Je me souviens tout spécialement de ceux qui parcouraient les rues de Ligny avec leur brouette aux brancards desquels était attachée une courroie faite de coton tressé qui leur passait sur les épaules, soulageant ainsi leurs bras de leur fardeau.

Il y avait notamment ceux qui venaient de Lesdain, un village distant d'une dizaine de kilomètres, ou d'Esnes, un peu moins éloigné, et qui s'arrêtaient à Ligny, centre de tissage relativement important qui comptait plusieurs magasins où ils venaient s'approvisionner en trames et en fils de chaîne qu'ils tissaient ensuite, pour le compte du patron auquel ils remettaient, une fois terminé, le tissu par le même moyen de transport.

D'autres poursuivaient leur chemin jusqu'à Bertry ou un autre centre de tissage, et c'est ainsi qu'ils parcouraient parfois jusqu'à 30 kilomètres en tenant compte du retour, une vieille toile cirée protégeant, les jours de pluie, le précieux chargement.

Lorsque la mauvaise saison arrivait, ils renonçaient à ces longs déplacements. Seuls ceux d'entre eux qui habitaient à proximité des magasins continuaient de tisser. Les autres, momentanément privés de leur gagne-pain, cherchaient à s'employer dans les fermes. Mais les travaux y étaient limités. Il n'y avait guère que le battage en grange ou, lorsque le sol était gelé, le charroi de fumier qui pouvaient occuper les hommes et cela ne durait qu'une courte période.

Alors il fallait, pour vivre, prélever sur les maigres économies et, bientôt, recourir au crédit. Le premier sollicité était, bien sûr, le boulanger. Quant à la viande on s'en privait.

Il n'est pas encore huit heures et ils sont déjà là après avoir parcouru onze kilomètres. Leurs brouettes sont rangées sur le bas-côté de la chaussée, en face du cabaret, tandis qu'ils ont, comme d'habitude, fait une pause "Chez Alphonse". Tous les trois viennent de Lesdain, petit village sans industrie, dont les habitants, pour la plupart, vivent de l'agriculture. Lesdain compte néanmoins une trentaine de tisseurs à la main mais pour trouver du travail il faut, nous l'avons vu, se déplacer jusque dans les agglomérations où le tissage s'est implanté : Bohain, par exemple, qui est un centre de textile avancé ; Bertry petit village alors en voie de développement et puis Ligny où les petits magasins en sont à leurs débuts mais où il y a déjà de quoi satisfaire une bonne partie de la main d'oeuvre des localités voisines.

Nos trois hommes se reposent un peu tout en cassant une petite croûte. Ils ne s'attarderont pas car ils ne sont pas seuls à se rendre au magasin et il faudra attendre son tour.... Celui-ci arrivé, le travail était vérifié et si, par malheur, la toile contenait des défauts de fabrication, le patron ne manquait pas d'en faire la remontrance à l'ouvrier. C'est à partir de cette constatation que s'opérait une sorte de sélection parmi les tisseurs. Les matières premières étaient préparées pour être emportées,

les trames pesées, les ensouples portant la chaîne ou les fils pour la chaîne chaîne soigneusement protégés tandis qu'était réglée au tisseur sa "façon" (façon) c'est-à-dire le prix de son travail au moyen duquel il lui fallait vivre, faire vivre sa famille et régler les dettes qu'il avait contractées.

Mais le travail n'était pas régulier ou devenait impossible l'hiver. Alors il fallait bientôt emprunter de nouveau malgré les restrictions que l'on s'imposait jusque sur la nourriture et c'est ce qui tracassait le plus le tisseur lorsqu'il savait que ce qu'il venait de boire ou de manger était encore dû aux fournisseurs.

Aussi essayait-il parfois de discuter le prix de son travail mais celui-ci était fixé unilatéralement par les patrons, petits ou grands, au mètre de tissu réalisé et il était bien rare que l'ouvrier obtint satisfaction.

Lorsque toutes les formalités étaient terminées et que la brouette était à nouveau chargée, le premier libéré attendait ses camarades pour reprendre la route. Celle-ci paraissait moins longue, les montées moins raides, sans doute grâce à la paie que l'on emportait et qui était bien méritée. A mi-chemin, nos voyageurs faisaient une courte halte pour boire une pinte et ils repartaient avec leur charge.

Ceux qui allaient jusqu'à Bohain, localité encore plus éloignée que Bertry, préféraient la hotte à la brouette. C'était une sorte de grand panier d'osier retenu sur le dos par deux bretelles et dans lequel le tisseur plaçait les matières premières destinées à être tissées ou bien la toile lorsque celle-ci était achevée.

La hotte était évidemment moins encombrante que la brouette et la marche peut-être moins fatigante mais la route était bien longue pour une paie bien maigre : un ouvrier qui ne tissait que de la mousseline ne gagnait guère, en moyenne, plus de quarante cinq sous par journée de travail et c'est avec un tel salaire qu'il devait faire vivre généralement les cinq ou six personnes qui composaient son foyer !

Il y avait aussi, en ce temps là - c'était, rappelons-le, vers la fin du siècle dernier - des abus comme il en existe encore hélas ! de nos jours à cette différence près qu'aucune législation sociale ne protégeait alors le travailleur. Lorsque celui-ci était sans travail et qu'à force de chercher il trouvait un nouveau employeur, il arrivait que ce dernier, profitant de la circonstance, lui propose un salaire inférieur à celui pratiqué couramment. Peut-être le simple fait de donner du travail à un homme aux abois lui donnait-il bonne conscience. Mais, en réalité, c'était une façon de réaliser un superprofit comme l'on dirait aujourd'hui, les quelques sous grignotés sur un salaire déjà calculé au plus bas, venant grossir d'autant son bénéfice au détriment et, de surcroît, à l'insu du tisseur.

Lorsque, par la suite, il lui arrivait d'en avoir connaissance, ce dernier en faisait généralement le reproche à son employeur qui, après bien des réticences, finissait parfois par couper la poire en deux pour le travail futur.

Ces pratiques n'étaient certes pas le fait de tous les employeurs. Elles avaient surtout cours chez certains petits patrons cependant issus de la classe ouvrière mais elles étaient suffisamment fréquentes pour créer dans les milieux du tissage un climat de mésentente, voire d'hostilité.

Politiquement ces hommes se situaient d'ailleurs à droite et il ne semble pas que leur assiduité à la messe du dimanche ait eu la moindre incidence sur leur comportement social. Les tisseurs du Cambrésis étaient, pour la plupart, conscients de cette exploitation qui hélas ! n'était pas propre à leur corporation. En 1889, des grèves avaient éclaté à Roubaix et ils en avaient eu connaissance par la presse. Mais que pouvaient-ils faire ? Au demeurant leur situation d'endettés permanents constituait pour eux un sérieux handicap pour engager toute action revendicative qui aurait pu aggraver dans l'immédiat et sans doute pour de longs mois, leurs conditions matérielles d'existence alors qu'ils mettaient toujours un point d'honneur - dès qu'ils avaient touché un peu d'argent - à rembourser les créanciers qui leur avaient fait confiance.

Comme me le disait souvent mon vieil ami tisseur : "le plus honnête, c'est encore l'ouvrier, lui ne vole personne".

Mais revenons à nos voyageurs. Après une nuit de repos il fallait bien, malgré la fatigue qui se faisait sentir dans les jambes et les bras, se remettre à l'ouvrage et cela de bon matin.

La préparation du métier à tisser nécessitait divers travaux et pour certains d'entre eux - tel "retourner dessus" c'est-à-dire enrrouler le fil de la chaîne autour d'une ensouple (sorte de cylindre en bois), l'aide d'autres tisseurs était indispensable. Bien entendu nos trois compères étaient toujours disponibles pour s'aider mutuellement. Généralement on "retournait dessus" dans la rue en raison de la place qu'exigeait cette opération et ce n'est que par temps de pluie que l'on se résignait à effectuer ce travail à l'intérieur de la maison. Le soir tout était terminé et déjà le tisseur songeait à rattraper dès le lendemain, à l'aube et jusque tard dans la soirée le temps qu'il avait perdu sur la route.

Mon vieil ami m'a souvent cité l'exemple de ce tisseur comme lui qui, pour nourrir sa nombreuse famille, prenait ses repas sans interrompre son travail. Sa femme lui avançait sa nourriture et c'est en "tirant la sonnette" qu'il absorbait ses aliments !

à suivre.

